

JEAN GRENIER

LES ILES

nouvelle édition

PRÉFACE D'ALBERT CAMUS

nrf

GALLIMARD

1911

LES ILES

JEAN GRENIER

LES ILES

nouvelle édition

PRÉFACE D'ALBERT CAMUS

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Il a été tiré de cet ouvrage cinq cent cinquante exemplaires sur vélin labeur Grillet et Féau reliés d'après la maquette de Mario Prassinis, savoir : cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 500 et cinquante, hors commerce, numérotés de 501 à 550.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
© 1959 Librairie Gallimard.

PRÉFACE

par

ALBERT CAMUS

J'avais vingt ans lorsqu'à Alger je lus ce livre pour la première fois. L'ébranlement que j'en reçus, l'influence qu'il exerça sur moi, et sur beaucoup de mes amis, je ne peux mieux les comparer qu'au choc provoqué sur toute une génération par Les Nourritures terrestres. Mais la révélation que nous apportait Les Iles était d'un autre ordre. Elle nous convenait, tandis que l'exaltation gidiennne nous laissait à la fois admiratifs et perplexes. Nous n'avions pas besoin, en effet, d'être délivrés des bandelettes de la morale, ni de chanter les fruits de la terre. Ils pendaient à notre portée, dans la lumière. Il suffisait d'y mordre.

Pour certains d'entre nous, misère et souffrance existaient, bien sûr. Simplement, nous les

LES ILES

refusions de toute la force de notre jeune sang. La vérité du monde était dans sa seule beauté, et dans les joies qu'elle dispensait. Nous vivions ainsi dans la sensation, à la surface du monde, parmi les couleurs, les vagues, la bonne odeur des terres. C'est pourquoi Les Nourritures venaient trop tard, avec leur invitation au bonheur. Le bonheur, nous en faisons profession, avec insolence. Nous avons besoin, au contraire, d'être détournés un peu de notre avidité, arrachés enfin à notre heureuse barbarie. Bien entendu, si des prédicateurs sombres s'étaient promenés sur nos plages en jetant l'anathème sur le monde et les êtres qui nous enchantaient, notre réaction eût été violente, ou sarcastique. Il nous fallait des maîtres plus subtils et qu'un homme, par exemple, né sur d'autres rivages, amoureux lui aussi de la lumière et de la splendeur des corps vint nous dire, dans un langage inimitable, que ces apparences étaient belles, mais qu'elles devaient périr et qu'il fallait alors les aimer désespérément. Aussitôt, ce grand thème de tous les âges se mit à retentir en nous comme une bouleversante nouveauté. La mer, la lumière, les visages, dont une sorte d'invisible barrière soudain nous séparait, s'éloignèrent de nous, sans cesser de nous fasciner. Les Iles venaient, en somme, de nous initier au désenchantement; nous avions découvert la culture.

PRÉFACE

*Ce livre, en effet, sans nier la réalité sensible qui était notre royaume, la doublait d'une autre réalité qui expliquait nos jeunes inquiétudes. Les transports, les instants du oui, que nous avons vécus obscurément, et qui ont inspiré quelques-unes des plus belles pages des *Iles*, Grenier nous rappelait en même temps leur goût impérissable et leur fugacité. Du même coup, nous comprenions nos subites mélancolies. Celui qui, entre une terre ingrate et un ciel sombre, besogne durement, peut rêver d'une autre terre où le ciel et le pain seraient légers. Il espère. Mais ceux que la lumière et les collines comblent à toute heure du jour, ils n'espèrent plus. Ils ne peuvent plus que rêver d'un ailleurs imaginaire. Ainsi les hommes du Nord fuient aux rives de la Méditerranée, ou dans les déserts de la lumière. Mais les hommes de la lumière, où fuiraient-ils, sinon dans l'invisible? Le voyage décrit par Grenier est un voyage dans l'imaginaire et l'invisible, une quête d'île en île, comme celle que Melville, avec d'autres moyens, a illustrée dans *Mardi*. L'animal jouit et meurt, l'homme s'émerveille et meurt, où est le port? Voilà la question qui résonne dans tout le livre. Elle n'y reçoit, à vrai dire, qu'une réponse indirecte. Grenier, comme Melville, termine en effet son voyage par une méditation sur l'absolu et le divin. A propos des Hindous, il nous parle d'un port qu'on ne peut*

LES ILES

nommer, ni localiser, d'une autre île, mais à jamais lointaine, et déserte à sa manière.

Là encore, pour un jeune homme élevé hors des religions traditionnelles, cette approche prudente, allusive, était peut-être la seule manière de l'orienter vers une réflexion plus profonde. Personnellement, je ne manquais pas de dieux : le soleil, la nuit, la mer... Mais ce sont des dieux de jouissance; ils remplissent, puis ils vident. Dans leur seule compagnie, je les aurais oubliés pour la jouissance elle-même. Il fallait qu'on me rappelât le mystère et le sacré, la finitude de l'homme, l'amour impossible, pour que je puisse un jour retourner à mes dieux naturels avec moins d'arrogance. Ainsi, je ne dois pas à Grenier des certitudes qu'il ne pouvait ni ne voulait donner. Mais je lui dois, au contraire, un doute, qui n'en finira pas et qui m'a empêché, par exemple, d'être un humaniste au sens où on l'entend aujourd'hui, je veux dire un homme aveuglé par de courtes certitudes. Ce tremblement qui court dans Les Iles, dès le premier jour, en tout cas, je l'ai admiré et j'ai voulu l'imiter.

« J'ai beaucoup rêvé d'arriver seul dans une ville étrangère, seul et dénué de tout. J'aurais vécu humblement, misérablement même. Avant tout, j'aurais gardé le secret. » Voilà la sorte de musique qui me rendait alors comme ivre, quand je me la répétais, marchant dans les soirs

PRÉFACE

d'Alger. Il me semblait que j'entrais dans une terre nouvelle, que m'était ouvert enfin un de ces jardins clôturés de hauts murs que je longuais souvent, sur les hauteurs de ma ville, dont je ne saisissais qu'un parfum de chèvrefeuille invisible, et dont ma pauvreté rêvait. Je ne me trompais pas. Un jardin s'ouvrait, en effet, d'une richesse incomparable; je venais de découvrir l'art. Quelque chose, quelque'un s'agitait en moi, obscurément, et voulait parler. Cette nouvelle naissance, il arrive qu'une simple lecture, ou une conversation, puisse la provoquer chez un être jeune. Une phrase se détache du livre ouvert, un mot résonne encore dans la pièce, et soudain autour du mot juste, de la note exacte, les contradictions s'ordonnent, le désordre cesse. En même temps, et déjà, en réponse à ce langage parfait, un chant timide, plus maladroit, s'élève dans l'obscurité de l'être.

A l'époque où je découvris Les Iles, je voulais écrire, je crois. Mais je n'ai vraiment décidé de le faire qu'après cette lecture. D'autres livres ont contribué à cette décision. Leur rôle achevé, je les ai oubliés. Celui-ci, au contraire, n'a pas cessé de vivre en moi, depuis plus de vingt ans que je le lis. Aujourd'hui encore, il m'arrive d'écrire ou de dire, comme si elles étaient miennes, des phrases qui se trouvent pourtant dans Les Iles ou dans les autres livres de son auteur. Je ne

LES ILES

m'en désole pas. J'admire seulement ma chance, à moi qui, plus que quiconque, avais besoin de m'incliner, de m'être trouvé un maître, au moment qu'il fallait, et d'avoir pu continuer à l'aimer et à l'admirer à travers les années et les œuvres.

Car c'est une chance en effet que de pouvoir, une fois au moins dans sa vie, connaître cette soumission enthousiaste. Parmi les demi-vérités dont s'enchantent notre société intellectuelle figure celle-ci, excitante, que chaque conscience veut la mort de l'autre. Aussitôt, nous voilà tous maîtres et esclaves, voués à nous entre-tuer. Mais le mot maître a un autre sens qui l'oppose seulement au disciple dans une relation de respect et de gratitude. Il ne s'agit plus alors d'une lutte des consciences, mais d'un dialogue, qui ne s'éteint plus dès qu'il a commencé, et qui comble certaines vies. Cette longue confrontation n'entraîne ni servitude ni obéissance, mais seulement l'imitation, au sens spirituel du terme. A la fin, le maître se réjouit lorsque le disciple le quitte et accomplit sa différence, tandis que celui-ci gardera toujours la nostalgie de ce temps où il recevait tout, sachant qu'il ne pourrait jamais rien rendre. L'esprit engendre ainsi l'esprit, à travers les générations, et l'histoire des hommes, heureusement, se bâtit sur l'admiration autant que sur la haine.

PRÉFACE

Mais voilà un ton que ne prendrait pas Grenier. Il préfère nous parler de la mort d'un chat, de la maladie d'un boucher, du parfum des fleurs, du temps qui passe. Rien n'est vraiment dit dans ce livre. Tout y est suggéré avec une force et une délicatesse incomparables. Cette langue légère, à la fois exacte et rêveuse, a la fluidité de la musique. Elle coule, rapide, mais ses échos se prolongent. Si l'on tient aux rapprochements, il faudrait parler de Chateaubriand et de Barrès qui ont tiré du français de nouveaux accents. A quoi bon, d'ailleurs! L'originalité de Grenier passe ces rapprochements. Il nous parle seulement d'expériences simples et familières dans une langue sans apprêt apparent. Puis, il nous laisse traduire, chacun à notre convenance. A ces conditions seulement, l'art est un don, qui n'oblige pas. Pour moi qui ai tant reçu de ce livre, je sais l'étendue de ce don, je reconnais ma dette. Les grandes révélations qu'un homme reçoit dans sa vie sont rares, une ou deux le plus souvent. Mais elles transfigurent, comme la chance. A l'être passionné de vivre et de connaître, ce livre offre, je le sais, au tournant de ses pages, une révélation semblable. Les Nourritures terrestres ont mis vingt ans pour trouver un public à bouleverser. Il est temps que de nouveaux lecteurs viennent à celui-ci. Je voudrais être encore parmi eux, je voudrais revenir à ce soir où, après avoir ouvert

LES ILES

ce petit volume dans la rue, je le refermai aux premières lignes que j'en lus, le serrai contre moi et courus jusqu'à ma chambre pour le dévorer enfin sans témoins. Et j'envie, sans amertume, j'envie, si j'ose dire, avec chaleur, le jeune homme inconnu qui, aujourd'hui, aborde ces Iles pour la première fois...

Albert CAMUS.

LES ILES

Cette suite de symboles décrit un homme dépouillé de tout ce qui peut constituer dans sa vie l'épisode, le décor, le divertissement...

Ce sont pourtant bien des réalités que la foi, la pitié et l'amour; et les temples antiques, les églises et les palais, maintenant les usines sont de sûrs asiles contre le désespoir. De ces acquisitions et de ces révélations il ne s'agit pas ici.

nrf

